

SUJET N°1 : La philosophie doit-elle aller contre le sens commun ?**INTRODUCTION**

La réflexion philosophique est une activité intellectuelle, consciente et méthodique qui se fonde sur la pensée critique, l'usage de la raison et n'a pas la prétention de dire le vrai. Elle a tendance à rejeter les préjugés du sens commun, qui sont un ensemble de croyances et de certitudes tenues pour vraies et supposées indiscutables. En ce sens une sorte de contradiction s'installe entre ces deux manières de voir et de penser. C'est dans cette dynamique que notre sujet nous invite à analyser la question selon laquelle « La philosophie doit-elle aller contre le sens commun ? ». Une telle interrogation peut s'entendre ainsi : la philosophie peut-elle se définir délibérément contre le sens commun ? Pour mieux élucider cette problématique nous tenterons de répondre à ces questions. Dans quel sens la philosophie doit-elle lutter contre le sens commun ? Les pratiques de ce dernier ne sont-elles pas pour le philosophe des fondements pour accéder à la vérité ?

DEVELOPPEMENT

Les critiques adressées aux arguments qui se réfèrent au sens commun l'identifient à l'appel au « consentement universel », qui s'oppose souvent à la philosophie.

Pour commencer, précisons d'emblée qu'il y a une nette différence entre la philosophie et le sens commun. De cette différence est née une certaine incompréhension poussant parfois les hommes de la rue à se moquer de cet homme dont le discours entre en faux avec la pensée populaire. En effet, avant de s'adonner à l'activité philosophique, l'individu obéit consciemment ou inconsciemment « à la dictature du « on » ». La véritable philosophie naît du divorce d'avec l'opinion. Et le philosophe doit savoir qu'il est unique, donc différent des autres, tant dans sa façon de penser que dans sa manière de se comporter. Le sens commun vit dans un monde clos, fermé sur lui-même et reste pour la plupart accroché à des idées préconçues, préjugées. Pour le commun des hommes, le monde n'a absolument rien d'extraordinaire qui puisse inciter les gens à se poser des questions à son sujet. Que les choses apparaissent telles qu'elles sont, il n'a nullement besoin de les analyser pour peu qu'il reste imprégné de la pensée populaire faite de préjugés, d'idées mal conçues, mal fondées, non étudiées et injustifiées. Il s'abandonne aveuglément aux apparences et se contente d'observer les phénomènes de la nature sans la moindre compréhension ; ce qui le distingue davantage du philosophe. Les certitudes du sens commun sont partagées par la majorité de la société, mais elles peuvent se révéler fausses comme les préjugés, les illusions et les dogmes. Relevant de la naïveté et du dogmatisme, le sens commun pense tout simplement que la philosophie est pure spéculation, bavardage, théorie, verbiage. C'est la critique que **Calliclès** a adressée à Socrate en lui reprochant de toujours se consacrer à la réflexion philosophique alors que le plus important est la recherche des richesses matérielles et du pouvoir. Le sens commun reproche également à la philosophie d'être un discours essentiellement critique, subversif et qui remet tout en question. C'est ce qui explique le conflit qui existe entre la philosophie et la religion. La religion est fondée sur des vérités absolues que le croyant admet sans en douter, alors que c'est le doute qui constitue le fondement de la philosophie. L'homme du sens commun ne se pose pas de question, il pense que le monde est évident. Il prend les choses telles qu'elles sont et n'a pas besoin de se poser des questions. Comme le suggère **Bertrand RUSSEL** qui dégage l'identité de l'homme du sens commun qu'il considère comme celui qui n'a aucune coloration philosophique. Il dit à ce propos : « Celui qui n'a aucune teinture de philosophie traverse l'existence, emprisonné dans les préjugés qui lui viennent du sens commun, des croyances habituelles à son temps et son pays et des convictions qui se sont développées en lui sans la coopération ni le consentement de sa raison. Ce dernier ne critique pas et ne s'interroge pas sur ce que tout le monde a dit. Contrairement à lui, le philosophe encourage l'esprit critique. Il s'arme du doute pour examiner et analyser tout ce qu'on lui dit. Il se méfie des traditions, des coutumes et remet tout en cause. En d'autres termes, pour le philosophe, rien n'est évident. Le but de la philosophie est de corriger les fausses certitudes, les illusions et erreurs du sens commun ou de la philosophie elle-même. Elle est une critique de tous les savoirs, opinions, croyances, réflexions philosophiques etc. L'esprit critique se manifeste par une remise en question de toute affirmation, de tout jugement. La critique est une exigence fondamentale de la philosophie. Elle constitue, selon **Marcien TOWA**, le début véritable de l'exercice philosophique. Il dit à ce sujet : « La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. ». L'exemple de Socrate en est une illustration parfaite. Si Socrate affirme qu'il ne sait rien, c'est parce qu'il distingue le savoir de l'opinion ou la croyance. Contrairement à l'opinion, le savoir est une croyance que l'on peut justifier par des raisons. Cette distinction est si fondamentale qu'on y voit la naissance de la rationalité et de la philosophie. Ayant pris conscience

de cela, Socrate va passer son temps à interroger ses concitoyens pour leur faire prendre conscience de leur ignorance. C'est ce qu'on appelle la maïeutique socratique : l'art de faire accoucher les esprits de la vérité.

Après avoir développé les arguments qui confirment la thèse selon laquelle la philosophie doit aller contre le sens commun, nous avons pu constater les limites et les insuffisances de notre sujet, que nous sommes tenus de compléter et d'éclairer à travers d'autres considérations philosophiques.

La philosophie est traditionnellement perçue comme une remise en cause de nos manières habituelles de penser et de vivre. Notre manière habituelle de penser est caractérisée par la référence au sensible, c'est-à-dire au concret. C'est ce qu'on appelle le sens commun dont l'esprit est piégé par les apparences et par le sensible. La philosophie par contre, parce qu'elle se veut une connaissance fondée sur la raison, s'efforce de s'élever de ces apparences comme pour libérer l'esprit des entraves que constituent les éléments de l'expérience. En tant que pensée pure soustraite à la multiplicité et au devenir des choses sensibles, la philosophie est donc un divorce avec le sens commun. Dès lors, la philosophie apparaît aux yeux du sens commun comme un discours aérien, une rêverie sans rapport avec le vécu de l'homme et sans efficacité dans l'existence immédiate (cf. l'histoire de Thalès et de la servante de Thrace). C'est pour cette raison que la philosophie est une subversion de nos manières habituelles de vivre et de penser. Le philosophe est précisément ce sage dont la quête de la sérénité et de la lucidité condamne à un mode de vie tout à fait particulier. La tranquillité de l'âme à laquelle aspire le philosophe en fait un homme presque indifférent, détaché de toutes les préoccupations mondaines non nécessaires. Pour certains grands penseurs comme Karl Marx, la philosophie n'est rien d'autre qu'une idéologie et un mensonge qui voilent la laideur et l'injustice dans le monde. Marx, par exemple, considère la philosophie comme une entreprise intellectuelle tendant à mystifier une domination qu'une classe exerce sur une autre, c'est-à-dire ne sorte d'illusion destinée à légitimer une position sociale. C'est dans ce sillage qu'il affirmait : *« les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, ce qui importe c'est de le transformer. »* En d'autres termes, le philosophe serait une solution illusoire des problèmes apparemment insolubles dans la pratique humaine. On voit par là que pour le sens commun ou pour certains philosophes, la philosophie exprime toujours une sorte d'évasion de la vie réelle et ce, aussi bien dans le domaine de la pensée que dans la conduite de la vie ce qui n'est pas perceptible aux yeux du sens commun. Mais la question est de savoir si le sens de l'existence humaine est accessible si on se réfère exclusivement au monde tel qu'il se donne aux sens. Le détachement du philosophe ne se justifie-t-il pas par le caractère illusoire de l'existence du monde et par la volonté du philosophe d'éclairer qui n'est pas directement transparent ? La philosophie, on le sait, est une conquête ininterrompue de la vérité. Or, à cause de l'illusion et des apparences, cette dernière n'est jamais donnée de manière directe, immédiate. Elle est pour cette raison un effort permanent d'échapper aux pièges du monde sensible et aux plaisirs mondains qui offusquent la pensée et détournent l'âme de ses préoccupations intellectuelles. On comprend dès lors pourquoi Platon considère l'acte de philosopher comme un apprentissage à la mort. Autrement dit, nos sens nous trompent en nous livrant une perception erronée du monde ; et les désirs et autres passions nous distraient en nous ôtant toute possibilité d'être sereins. Dans ce sens philosopher c'est mourir du corps c'est-à-dire s'affranchir du poids des contraintes liées aux exigences du corps. C'est d'ailleurs cette tâche de la philosophie de nous affranchir des frivolités mondaines que Platon a voulu illustrer à travers l'allégorie de la caverne. Le philosophe représente précisément le prisonnier libéré de l'obscurité et de l'illusion pour contempler la vraie lumière. La caverne symbolise, en effet, le monde sensible et les autres prisonniers, le sens commun. Aussi, l'évasion du philosophe, dans ce sens précis doit être considérée comme une chose positive car elle aspire à un retour dans la caverne pour éclairer les autres prisonniers qui représentent le sens commun. A travers cette allégorie, Platon nous livre une conception dualiste du monde et la justification de la recherche philosophique. Donc le philosophe est celui qui doit aider le sens commun à s'étonner. Par conséquent, ce qui fait la différence entre la posture du non philosophe et celui du philosophe c'est que ce dernier *« fait disparaître le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais parcouru la région du doute libérateur, et garde intact notre sentiment d'émerveillement en nous faisant voir les choses familières sous un aspect nouveau ».*

Il convient de noter que le philosophe appréhende une attitude qui confirme un désir de penser par soi-même. Ce désir se traduit à travers l'étonnement et le sens du problème qui font obstacle à la pensée. Il refuse les évidences immédiates et faciles qui emportent le sens commun ; il prend conscience de son ignorance, ce qui le pousse à refuser les certitudes du sens commun pour se mettre en quête de la vérité par lui-même.

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, cette réflexion autour de la problématique de la comparaison entre la philosophie et le sens commun nous a amené à un résultat mitigé. On a vu qu'à cause de sa nature spéculative, la philosophie donne souvent l'allure d'une fuite de la réalité se traduisant par des méditations distantes du vécu des hommes. Par rapport aux exigences de la connaissance de la vérité, le philosophe doit se libérer du monde des apparences, des illusions et des fausses réalités. Le sens commun prend le monde des apparences pour le vrai monde, le philosophe se trouve dans une position inconfortable : il est marginalisé. Mais peut-être que cette marginalisation est la situation fatale de tous les grands hommes. Ces derniers n'ont-ils pas « toujours été seuls » pour parler comme Hegel. Les prophètes et les saints ne sont-ils pas apparus aussi comme détachés de notre monde profanes ?